

# La Corée et le monde francophone : Le patrimoine, les arts et la culture coréenne dans l'espace culturel et scientifique de l'Indochine française

Jonathan Paquette

*Université d'Ottawa, Canada*

*Résumé* : La Corée a longtemps été décrite comme un « royaume ermite » par les sociétés occidentales. Cette perception a été entretenue jusqu'au tournant du XXe siècle. Plusieurs transformations politiques ont fait en sorte de remettre en question la politique d'isolement de la Corée. Cet isolement a contribué à éveiller chez les Européens une certaine curiosité pour la Corée. À travers les missionnaires, les expéditions scientifiques, les missions commerciales, les missions géographiques et la littérature, la France a grandement contribué à la connaissance de la Corée dans le monde occidental et par extension, elle a contribué à la production de représentations et d'un discours sur la société et la culture coréenne. Alors que les relations diplomatiques formelles s'établissent entre la France et la Corée en 1876, la France de la IIIe République est aussi une France qui se déploie sur de nouveaux espaces coloniaux. Cet article porte une réflexion sur les marges de la France et en particulier sur l'espace colonial comme espace de production d'une idée de l'Orient. À ce titre, cet article porte un regard sur l'Indochine française et sur sa position – en tant qu'espace colonial, espace marginal de la France – mais aussi en tant qu'espace d'avant-plan et à ce titre d'espace de traduction et de production d'un imaginaire spécifique de l'Orient. En somme, cet article a pour objectif de mettre en relief la contribution de l'Indochine française à la constitution de l'imaginaire culturel de la Corée pour la France et le monde francophone.

*Mots clés* : la culture coréenne, Indochine française, l'espace culturel

*Abstract*: Korea has long been described as a "hermit kingdom" by Western societies. This perception was maintained until the turn of the 20th century. A number of political transformations challenged Korea's policy of isolation. This isolation helped to arouse a certain curiosity about Korea among Europeans. Through missionaries, scientific expeditions, trade missions, geographical missions and literature, France contributed greatly to the Western world's knowledge of Korea and, by extension, to the production of representations and a discourse on Korean society and culture. When formal diplomatic relations were established between France and Korea in 1876, the France of the Third Republic was also a France that was expanding into new colonial spaces. This article reflects on the margins of France, particularly on colonial space as a space for the production of an idea of the Orient. As such, this article takes a look at French Indochina and its position - as a colonial space, a marginal

---

Jonathan Paquette est Professeur titulaire (École d'études politiques) et Titulaire de la Chaire de recherche en francophonie internationale sur les politiques du patrimoine culturel de l'Université d'Ottawa. Email: [Jonathan.Paquette@uottawa.ca](mailto:Jonathan.Paquette@uottawa.ca)

*Culture and Local Governance / Culture et gouvernance locale*, vol. 9, no. 1, 2024. ISSN 1911-7469  
Centre on Governance, University of Ottawa, 120 university, Ottawa, Ontario, Canada K1N 6N5

space of France - but also as a foreground space and as such a space of translation and production of a specific imaginary of the Orient. In short, the aim of this article is to highlight the contribution of French Indochina to the constitution of the cultural imaginary of Korea for France and the French-speaking world.

*Keywords:* Korean culture, French Indochina, cultural space

## Introduction

L'espace culturel a été et demeure, à bien des égards, un espace essentiel dans la production de l'altérité. La littérature, le cinéma, les arts de la scène ou encore les arts visuels permettent à la fois d'exprimer une culture, mais aussi de représenter la culture de l'autre, de se représenter et de mettre en relief une autre société. La culture et les biens culturels ont permis de créer à la fois une idée de l'Orient, et à la fois de renforcer certaines idées quant à la nature de ce qu'est l'Occident. La circulation des biens matériels, d'artéfacts et d'objets d'art ou d'objets religieux, mais aussi le cumul des récits de voyages, les missions scientifiques et géographiques comptent parmi les pratiques qui ont permis de façonner dans le temps une certaine idée de l'Orient, une représentation de ses caractéristiques rendues ainsi culturellement disponibles à des publics d'Europe et des Amériques (Masson-Oursel 1953; Singaravélou 1999; Fenet et al. 2007; François 2008; Kober 2014).

Sur le plan des rapports culturels, la Corée est demeurée longtemps un territoire inexploré et méconnu des Européens, ce qui s'explique en partie par une politique d'interdiction de séjour des étrangers en son territoire, une politique des cours coréennes qui demeurera longtemps en vigueur. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les étrangers qui s'y aventureraient risquaient alors la peine de mort ou l'emprisonnement (Thiébaud 2005 : 13-15). Néanmoins, malgré ces contraintes, des rites, des objets et des connaissances de la société et du territoire coréen circulent vers l'Europe et les Amériques, tantôt directement, par contact avec des Européens comme c'est le cas des missionnaires les plus téméraires qui accédaient au territoire malgré l'interdiction de séjour des étrangers. Tantôt, une connaissance de la Corée en Europe se fait indirectement par l'entremise d'Asiatiques qui ont accès au territoire, s'agissant principalement de diplomates et de voyageurs chinois et japonais qui maintiennent des liens avec les autorités royales du pays. C'est ainsi que, pour les Européens, la Corée demeure méconnue et inaccessible jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Parmi les différentes sociétés occidentales, la France figure parmi les sociétés qui ont le plus contribué à la connaissance de la Corée avant le XXe siècle. D'abord, les premiers relevés géographiques et topographiques européens que l'on retrouve sur la Corée remontent à la France de l'Ancien Régime et aux travaux du jésuite Jean-Baptiste du Halde dont on retrouve des relevés et des cartes de la Corée datant de 1735. La contribution à une connaissance géographique de la Corée sera enrichie des travaux d'un autre français, soit Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (Cams 2014 : 52-53). La géographie de la Corée au XVIIIe siècle est alors une production intellectuelle qui repose sur le travail de deux sources :

d'abord, les écrits de missionnaires français qui ont visité le territoire aux XVIIe et XVIIIe siècles, puis, de relevés géographiques et de cartes manuscrites produites par des voyageurs chinois. Ce sont ces plans qui seront, pour longtemps, les principaux matériaux qui permettront aux Européens de se représenter le territoire coréen.

Malgré l'interdiction de visite décrétée par les autorités coréennes, au XVIIIe siècle, on dénombre quelques expéditions dans la région. En 1787, la célèbre, mais funeste expédition de La Pérouse contribuera elle aussi à la connaissance du territoire en procédant à des relevés techniques du territoire. Cette expédition, comme d'autres qui suivront, va non seulement contribuer à la connaissance européenne de la région, elle va également marquer le territoire et être l'objet de commémorations sur le plan toponymique<sup>1</sup>.

À ces travaux de géographie et de cartographie s'ajoutent les récits des missionnaires et des voyageurs français. Plus qu'une représentation du territoire, ces récits offrent une fenêtre sur les mœurs, les rites, les arts et la société coréenne à travers un regard européen. Le *Tour du monde illustré* de Zuber (1873) et le voyage de Boudaret en Corée publié en 1904 offrent aux Français et aux Européens des récits et des images de la vie quotidienne, alimentant ainsi les imaginaires sur le « pays du matin calme » (Boudaret 1904). À ces récits du voyage s'ajoutent les récits qui se mêlent au genre romanesque. À cet égard, les ouvrages de Paul Claudel ou encore ceux de Pierre Loti notamment – la *Troisième jeunesse de Madame Prune* parut en 1905 chez Calmann Lévy - constituent de nouvelles références sur la Corée dans l'univers culturel français et francophone. Enfin, les collections d'objets d'art amassés dans le cadre de la mission ethnographique de Charles Varat en 1888 (Jarrige 1995), ainsi que les objets sélectionnés et envoyés en France par le premier ambassadeur de France en Corée, M. Collin de Plancy au début du XXe siècle (Li 2013; Bouchez 1983), ont contribué à une meilleure connaissance des arts et artisanats de la Corée en France, connaissance qui a eu pour effet d'inscrire la culture artistique et matérielle coréenne dans le registre intellectuel des amateurs d'art européen (Dupaigne 2001). Estampes, costumes traditionnels et céramiques coréennes ont trouvé leur place dans le répertoire du goût des amateurs d'art d'Europe.

Cet article porte une réflexion sur les marges de la France et en particulier sur l'espace colonial comme espace de production d'une idée de l'Orient. À ce titre, cet article porte un regard sur l'Indochine française et sur sa position, en tant qu'espace colonial - espace marginal de la France –, mais aussi en tant qu'espace d'avant-plan et, à ce titre, d'espace de traduction et de production d'un imaginaire spécifique de l'Orient. En somme, cet article a pour objectif de mettre en relief la contribution de l'Indochine française à la constitution de l'imaginaire culturel de la Corée pour la France et le monde francophone.

## **L'Indochine française, un espace de production « d'Orient »**

---

<sup>1</sup> Par exemple, l'Ile Dagelet. Voir notamment: Thiébaud, Jean-Marie. *La présence française en Corée du XVIIIe siècle à nos jours*, *Op. Cit.*, p. 13. Ou encore, les Rochers Liancourt (actuel Dokdo).

En tant que projet colonial, l'Indochine française se développe de manière incrémentale. Son émergence se situe dans une phase de transition et de reconfiguration des visées impériales françaises. Portée par des visées économiques et stratégiques, cette colonisation fait suite à des phases de contact et d'exploration de la péninsule par des missionnaires et explorateurs qui datent de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (Nguyen 1995; Lê 2019). La conquête du territoire se réalise successivement par des interventions militaires motivées par des intérêts commerciaux qui se concrétisent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs marchands français interviennent auprès de Napoléon III pour accéder aux marchés asiatiques, et ces interventions politiques contribuent à mousser l'intérêt pour de nouveaux territoires et de nouveaux espaces commerciaux en Asie (Simon 2001; Brocheux et Hémerly 2001). Entre 1857 et 1884, la France s'engage dans la conquête successive de plusieurs territoires qui seront tantôt des gouvernements initialement administrés par des amiraux comme c'est le cas de la Cochinchine et du Tonkin, tantôt des territoires sous protectorat comme c'est le cas du Cambodge de l'Annam, du Laos et du comptoir du Kouang-Tchéou-Wan, un comptoir à bail français en Chine et rattaché administrativement au gouvernement de l'Indochine. En l'espace de quelques décennies se développent une société et un système politique complexe selon un modèle fédératif et gouverné par des administrateurs coloniaux français, des marchands, des militaires et des notables locaux (Nguyễn 2014).

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après bientôt près de quatre décennies de conquête, on assiste en Indochine française à une politique de développement des infrastructures, politique impulsée par les modernisations promues par Paul Doumer alors qu'il était gouverneur général de l'Indochine (1897-1902). La vie culturelle en Indochine française n'est pas en reste. Au niveau des arts de la scène, des représentations et théâtres ambulants offrant des représentations en français voient le jour dans les années 1880, et les efforts consentis au développement de la colonie feront en sorte que trois théâtres permanents verront le jour ; un à Saigon (1900), un à Hanoi (1901)<sup>2</sup> et un à Haiphong (1904) (Kleinen 2014 : 467-468). Selon Kleinen, ces représentations à l'euro-péenne inspirent le métissage des genres dans le théâtre traditionnel vietnamien et feront émerger un nouveau genre local (Kleinen 2014 : 442). Inversement, cette période correspond à une volonté de comprendre le théâtre traditionnel en Indochine. Les experts découvrent les contours, mais aussi surtout les pratiques et traditions du *Phuong-nha-tro* – le théâtre traditionnel vietnamien avec ses personnages, sa scénographie et ses textes chinois – à cet égard, certains commentateurs de l'époque estimaient que le théâtre indochinois n'avait pas su « s'émanciper des rites et du goût chinois » (Knosp 1908 : 283). En plus du théâtre, le tournant des années 1900 est également caractérisé par un intérêt pour la littérature<sup>3</sup> « annamite » (vietnamienne) et pour sa poésie (Nguyen 1932 : 522-523), de même qu'il s'agit d'un espace déterminé à rendre plus accessible les chefs-d'œuvre de la littérature française par le biais de librairies indépendantes, mais surtout par le biais de nouvelles bibliothèques publiques (Boudet 1919) qui prennent forme dans le cadre d'une politique soutenant l'éducation des colons et des populations locales.

---

<sup>2</sup> Le bâtiment principal du théâtre de Hanoi sera en chantier pendant près d'une décennie.

<sup>3</sup> Certains textes sont également porteurs d'un métissage littéraire. C'est notamment le cas des ouvrages de Nguyen Manh Tuong – *Pierre de France* et *Sourires et larmes d'une jeunesse*, parus en 1937 ou encore de Bà-Dâm d'Albert de Teneuille et de Truong Dinh-Tri paru en 1930. Voir notamment Selao, Ching. *Le roman vietnamien francophone. Orientalisme, occidentalisme et hybridité*. (2011), Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 203 p.

D'autres médiums et institutions culturelles élargissent le cercle des relations. En plus de s'intéresser et de mettre en relation l'Indochine et la France, certaines institutions inscrivent l'Indochine à l'échelle asiatique; elles en font un relais entre l'Extrême-Orient et la métropole. Parmi ces institutions, l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) est sans conteste un des acteurs déterminants dans la circulation des idées et représentations culturelles entre la France et l'Indochine, mais aussi un relais pour des missions et activités archéologiques et ethnographiques partout sur le continent asiatique. Pierre Singaravélou synthétisait la mission de l'EFEO comme étant porteuse de deux missions, l'une désintéressée, à vocation scientifique, l'autre mue par un intérêt pratique et servant les intérêts de la colonie (Singaravélou 1999 : 83). À l'époque de l'Indochine française, l'EFEO était un haut lieu d'étude, mais aussi un lieu de préservation du patrimoine et de diffusion à travers ses musées et ses activités, dont des conférences et des publications (Paquette 2022). L'EFEO a ainsi été des espaces de diffusion et d'interprétation de plusieurs autres cultures, dont celles de la Chine, du Japon et de la Corée. Au-delà de l'EFEO, l'Indochine a été un espace de rencontre, voire de traduction et d'interprétation de l'Orient, par des événements marquants comme l'Exposition de Hanoi de 1902, mais aussi au moyen d'une presse écrite et d'une presse culturelle dont l'*Avenir du Tonkin* (depuis 1887) et la *Revue indochinoise* 1892 (Affidi 2009 : 9) qui ont contribué à développer et faire circuler une connaissance de l'Orient en Indochine. À travers ces relais, nous souhaitons mettre en relief le rôle de l'espace culturel indochinois comme espace de production d'une connaissance et d'une idée de l'Orient qui ne porte pas simplement un regard sur la colonie, mais un regard qui repousse les frontières de l'Orient. En particulier, il s'agit pour nous de mettre en évidence comment les institutions culturelles indochinoises ont participé à la production de représentations culturelles de la Corée, les rendant de ce fait disponibles à l'espace public colonial, et ultimement à l'espace francophone en portant notre attention sur deux éléments : les publications indochinoises et l'Exposition de Hanoi de 1902 et les collections coréennes en Indochine française.

## **L'Indochine française et la connaissance de la Corée**

### **La presse et les publications scientifiques indochinoises**

La France et la Corée normalisent leurs relations diplomatiques en 1876, après l'incursion militaire en Corée du contre-amiral Roze en 1866<sup>4</sup>. Cette normalisation donne accès aux ports. Elle permet aussi aux voyageurs français d'accéder au territoire, d'y étudier et faire commerce, et les dispositions du traité s'appliquent également aux territoires acquis par la France, dont ceux sous son administration en Indochine. Cette normalisation des relations se traduit par des dossiers spéciaux, par des articles et nouvelles de la Corée dans la presse indochinoise.

---

<sup>4</sup> Li, Jin-Mieung et Yi Saangkyun. "France-Corée: 130 ans de relations: 1886-2016." *France-Corée* (2016): Paris : L'Harmattan, p. 19-20. C'est dans le cadre de cet exercice militaire que les célèbres manuscrits de l'Uigwe seront subtilisés et transportés en France où ils resteront dans des collections, dont celle de la Bibliothèque nationale de France jusqu'à leur restitution au Musée national de Corée en 2011.

En 1894, la *Revue indochinoise* consacre un premier article à la Corée. On rappelle alors au lecteur le caractère exceptionnel de cet article, en stipulant que « *Jusqu'à ce jour, la Revue Indo-Chinoise s'est rigoureusement imposé de ne publier aucun travail qui n'eût pour objet l'Indo-Chine, et en particulier les territoires de l'Indo-Chine française, [...]* » (*Revue indochinoise Illustrée*, 1893 : 63). Or, comme le précise le Comité éditorial de la revue, l'ouverture récente de la Corée au monde étranger constitue un moment déterminant et c'est pour cette raison que la revue s'est permis de publier, pour la première fois, un article ne traitant pas directement de l'Indochine. La Corée est alors considérée comme une des dernières contrées inexplorées de l'Asie. Dans les années qui suivront, la revue publiera plusieurs autres dossiers spéciaux sur la Corée, marquant à chaque fois l'idée d'une contrée de l'Asie fermée sur elle-même, en décalage avec l'Occident, mais en décalage également vis-à-vis le reste de l'Asie, ouverte sur le monde :

En fait, il suffit de passer quelques jours dans le milieu incroyablement étroit de Séoul pour s'apercevoir que le « Royaume Ermite » n'est pas chose du passé. On vit en Corée en dehors des bruits du monde : Tchémoulpo n'est pas un port très fréquenté. Le pays ne contient pas mille Occidentaux et beaucoup sont des missionnaires (De Caix 1903 : 738).

Non seulement le « Royaume Ermite » est-il décrit comme étant une contrée excentrée et décentrée par rapport à l'Occident et par rapport au reste du monde asiatique, son régime politique et ses institutions sont caractérisés comme étant vétustes, voire comme étant des institutions figées dans le temps, reflétant les caractéristiques d'une vieille Asie. Alors que des tensions se dessinent et que la Corée est à la veille de sa colonisation par le Japon, la presse se représente sa diplomatie comme étant le fruit d'une duplicité consubstantielle au vieux caractère asiatique :

Le désordre du gouvernement coréen est absolument désespéré. Un risorgimento coréen, répondant à l'ambiance dangereuse dans laquelle se trouve le vieux « Royaume Ermite », exigerait une classe de gouvernants comprenant les nécessités de la situation. [...] La Cour est un vieux milieu asiatique fermé, voué par son incapacité à la politique de l'autruche. Le seul effort dont elle soit capable est ce travail de diplomatie, toujours facile à des hommes d'Asie, et qui consiste à temporiser, à jouer des étrangers les uns contre les autres, sans se rendre compte qu'à un moment, on pourra devenir un gage, une rançon dans leur propre jeu, comme cela semble déjà se dégager de la tournure que prend la rivalité russo-japonaise (De Caix 1903 : 740).

Dans la presse indochinoise, le Japon offre certains éléments qui structurent une grille de lecture de la société et de la culture coréenne. D'autres articles traitant de la Corée mettent en relief une société malade sur laquelle plusieurs remèdes ont été exercés. En 1898, un article de la *Revue indochinoise* reprend même à son compte les propos du Gouvernement japonais :

Le Japon, qui, si longtemps, jeta son dévolu sur ce pays en détourne maintenant les yeux avec mépris : « La Corée, disait il y a quelques mois un grand organe de Tokio, est comme un vêtement pourri qu'il faut renoncer à raccommoder, chaque tentative faite pour boucher un trou, en amenant d'autres ». Rien n'a pu faire sortir de sa torpeur tant de fois séculaire l'empire coréen; rien n'a pu lui dessiller les yeux (Giret 1899 : 493).

Si les publications de *L'Avenir du Tonkin* sont moins étoffées et traitent principalement des nouvelles politiques et militaires de la région, ses articles qui traitent de la société ne manquent pas de reproduire certains des stéréotypes les plus dégradants sur la population du pays, la comparant toujours aux Japonais (Giret 1906 : 3). Certes, les guerres et la colonisation japonaise de la Corée contribuent à lier les deux histoires de manière significative, mais il n'en demeure pas moins que la presse reprend, à son compte, certains stéréotypes, voire des grilles de lecture nipponnes pour caractériser la société et les mœurs coréennes. Il en va de même pour les publications et travaux savants indochinois.

Sur le plan scientifique, les institutions culturelles indochinoises ont participé à la circulation des connaissances sur la Corée, notamment en rendant accessibles des travaux d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie japonais ainsi que des travaux menés au sein du Musée national de Séoul. Des années 1910 aux années 1940, des chercheurs français en mission au Japon ont traduit et synthétisé d'importants travaux des scientifiques japonais. C'est notamment le cas de Noël Péri et d'Émile Gaspardone, sociétaires de l'EFEO qui ont fait connaître les travaux scientifiques des savants japonais portant sur la Corée dans les pages du *Bulletin de l'EFEO* et dans le cadre de conférences et activités savantes.

Cette perspective contraste avec ce que l'on peut retrouver au tournant du XIXe siècle dans la presse et dans l'espace public métropolitain. En fait, les récits de voyageurs – contemporains des écrits que l'on retrouve de l'Indochine – offrent un regard plus généreux sur le caractère des Coréens et sur leur culture et société. À titre d'exemple, la présentation des collections artistiques coréennes à l'Exposition universelle de 1899 à Paris laisse place à un discours sur la Corée qui laisse place à toute sa singularité. C'est ainsi que certains journalistes estiment que la richesse de la culture matérielle coréenne est distinctive et qu'il serait erroné de continuer à voir en elle un « état de vasselage vis-à-vis de la Chine » (La Lanterne 1899 : 1). Il en va de même des propos de l'explorateur français Charles Varat, de retour de mission en Corée :

Un pays montagneux, avec une capitale, Séoul, qui est bien la ville la plus pittoresque qui soit. Une civilisation qui date de longtemps puisqu'en 1522 on y fabriquait déjà des canons se changeant par la culasse, une industrie très poussée, [...] et très ingénieuse aussi bien en ce qui concerne les marbres gravés, des cuivres admirablement travaillés, des fontes de fer, des ciselures sur acier, [...] d'une incomparable perfection, des papiers à faire revers tous les bibliophiles, [...] (Roger-Miliès 1899 : 1-2).

Au tournant du XIXe siècle et du XXe siècle, la presse métropolitaine propose des articles de fond qui offrent un survol de l'histoire, de la société et de la Cour royale coréenne. Certains articles traitent des questions économiques, géostratégiques, d'autres évoquent la société et le paysage sans pour autant trouver dans la société et le discours officiel japonais les grilles de lecture pour comprendre la Corée.

## **L'Exposition de Hanoi (1902) et la Corée en France**

L'Exposition de Hanoi de 1902-1903 constitue un moment important dans l'histoire culturelle de la colonie. L'exposition donne à la fois une vitrine sur le monde et une vitrine sur la colonie pour les visiteurs

qui se joignent à l'exposition depuis l'étranger. La présence coréenne dans l'Indochine coloniale est notamment longtemps passée par la visite saisonnière des marchands de Ginseng coréens. Or, l'exposition de 1902, tenue au Grand Palais de Hanoi, devient une autre opportunité de mise en relation avec la culture coréenne. La collection fut développée sur un ordre de mission du ministère de l'Éducation nationale de France. La Mission Lecat-Cartier était une mission scientifique et culturelle qui devait permettre, notamment, de constituer une collection pour l'Exposition de Hanoi<sup>5</sup>.

Sur le plan expographique, l'exposition a été conçue de manière hybride en incorporant les collections artistiques et ethnographiques à des sections informatives que l'on retrouvait alors, de manière typique, dans les musées « d'industrie et de commerce ». C'est ainsi que les objets d'art côtoyaient des maquettes et des panneaux d'information sur le commerce, l'agriculture, le système politique et la géographie du territoire coréen.

Le compte-rendu de l'exposition publié dans la *Revue indochinoise* relève le patriotisme de l'expographie. À cet effet, selon le commentateur : « Elle réjouit le cœur des Français cette petite section coréenne car elle montre l'influence de notre pays s'exerçant bienfaisante en ces lointains parages » (Raquez 1903 : 50). Les contributions de la France aux postes impériales, au système ferroviaire et à la télégraphie coréennes sont toutes célébrées comme des réalisations permettant une modernisation rapide et nécessaire de la société et des infrastructures. Par ailleurs, on peut même penser que l'exposition suscite également un certain sens de patriotisme auprès des colons indochinois, puisque plusieurs personnages locaux, des personnages influents et familiers sont également mis à contribution, et ce, quand ils ne sont pas tout simplement mis en scène dans l'exposition. C'est le cas notamment de quelques administrateurs coloniaux, Clémencet ou encore Crémazy, un juriste bien connu de la société coloniale indochinoise.

Sur le plan artistique, l'exposition incorpore plusieurs grands objets d'art. On note une armure de prince coréen en drap rouge et zibeline fournie par l'École française d'Extrême-Orient, ainsi qu'une chaise à porteurs en bois. Interviewé à Paris à son retour de l'Indochine, Lecat-Cartier, responsable de la mission en Corée, suggère que les pièces les plus importantes de l'exposition sont des livres de sorcellerie, mais aussi « des livres si curieux, tant au point de vue typographique qu'au point de vue du papier » figurent parmi les plus importantes pièces présentées pour l'exposition indochinoise (Le Petit Parisien 1902 : 2). D'autres objets d'art sont offerts par l'ambassadeur de France en Corée, Victor Collin de Plancy, un diplomate connu comme étant, avec Varat, un des plus grands contributeurs à la connaissance de la culture artistique coréenne. Ces d'objets d'art envoyés seront utilisés pour l'Exposition universelle de Paris de 1899, et d'autres objets feront leurs chemins dans les grandes collections nationales, dont les collections du Musée Guimet. Or, pour l'Exposition de Hanoi, ce sont quelques objets d'arts qu'il fait parvenir dont une carte du territoire coréen en 15 panneaux qui occupera près de huit mètres linéaires de hauteur (La Dépêche coloniale 1902 : 2).

L'exposition de Hanoi propose également une série de photographies de la vie quotidienne et des cérémonies et rites de la cour. Au sujet de cette composante de l'exposition, on peut lire : « Des

---

<sup>5</sup> Voir notamment les fonds de l'ANOM (1902). Mission Lecart-Cartier en Chine, en Corée et au Japon. F5 20535-20600 (20584).

*photographies nous montrent d'affriolants minois parmi la société de Séoul, des types indigènes coiffés du chapeau rigolo qui aurait fait la joie de M. Loyal s'il l'avait connu plus tôt, les légations, les palais, les cortèges impériaux et les processions* » (Raquez 1903 : 56). Ce passage de la revue de l'exposition publié dans la *Revue indochinoise* établit des rapprochements entre les clichés présentés au public et la vie de cirque. De plus, c'est encore le thème d'une civilisation en déclin qui s'offre pour cadrer l'exposition par la presse indochinoise. Comme le rapporte Alfred Raquez, en l'absence de spécimen de porcelaine, la Corée qui a transmis son artisanat à la Corée, aurait peut-être « perdu son art ». Cette manière de présenter les choses traduit à la fois l'exotisme de la Corée, mais aussi la perception de la décadence d'une civilisation, selon les codes culturels et les imaginaires de la société coloniale indochinoise.

## Conclusion

La presse coloniale et l'Exposition de Hanoi de 1902 mettent en relief les pratiques discursives qui avaient cours dans la société coloniale indochinoise à l'égard des populations d'Asie. Le cas de la représentation de la Corée dans l'espace culturel indochinois du tournant du XIXe siècle témoigne de l'existence d'un discours orientaliste, plus diffus dans la société indochinoise et qui ne serait pas le monopole des discours des sociétés savantes ou scientifiques coloniales.

Certains éléments abordés dans cet article pointent vers l'existence possible de deux discours sur la Corée. D'abord, il y a le discours sur la Corée en métropole qui se cristallise autour de l'Exposition universelle de Paris de 1899, dont les mots rapportés sur la vie quotidienne par Varat sont parmi les témoignages caractéristiques. Selon Varat : « *Les scènes de la vie de tous les jours s'y trouvent traduites avec une verve qui nous étonne ; ce n'est ni la prétention des Chinois, ni la fantaisie débordante de l'art japonais ; c'est quelque chose de plus vrai et de très séduisant, c'est de l'illustration charmante* » (Roger-Miliès 1899 : 1-2). Ce témoignage de Varat est typique des discours sur la Corée qui cherchent à faire émerger et relever sa singularité civilisationnelle. Inversement, la presse culturelle indochinoise insiste sur le caractère exotique – fermé – de la société coréenne ; elle met de l'avant la thèse d'un déclin civilisationnel et, de manière plus étonnante, elle perpétue et prend à son compte certaines thèses et cadrages de la culture coréenne produits dans les espaces gouvernementaux et scientifiques japonais. Sans vouloir idéaliser le discours métropolitain et sans chercher à noircir inutilement la société indochinoise, il n'en demeure pas moins que le traitement de la Corée dans l'espace culturel et médiatique indochinois véhicule de nombreux préjugés à l'égard de la société coréenne. En somme, la société indochinoise et ses espaces culturels constituent des espaces qui ont pleinement contribué à la production de discours sur l'altérité de plusieurs sociétés asiatiques, dont la société coréenne. L'Indochine française occupe, en quelque sorte, une place dans la production d'un discours sur l'exotisme oriental, discours qui n'est pas limité à l'expression des colons sur leur société d'accueil. Dans le discours public indochinois du XIXe siècle, la Corée devient cet autre de l'Asie, enfermé dans le temps et dans des rites d'une autre époque, un espace qui, selon les principes idéologiques coloniaux qui avaient cours, n'avait pas su saisir les forces vitales (occidentales) qui allaient présider à sa modernisation. Le discours sur la Corée en Indochine française est, en ce sens, également un discours qui a pour fonction de légitimer

l'entreprise coloniale au Vietnam, au Laos et au Cambodge. Dans l'espace public, la Corée est alors un « repoussoir », une civilisation dont la grandeur n'est pas restaurée par des modernisations mues par des forces externes.

## Références

- Affidi, E. (2009). Vulgarisation du savoir et colonisation des esprits par la presse et le livre en Indochine française et dans les Indes néerlandaises (1908-1936). *Moussons*(13-14), 95-121. doi:10.4000/moussons.1078
- ANOM. (1902). *Mission Lecart-Cartier en Chine, en Corée et au Japon*. F5 20535-20600 (20584).
- Bouchez, D. (1983). Un défricheur méconnu des études extrême-orientales: Maurice Courant (1865-1935). *Journal Asiatique*(271), 43-150. doi:shs.hal.science/halshs-00724923
- Boudaret, É. (1904). *En Corée*. Paris: Plon.
- Boudet, P. (1919). *Les archives et les bibliothèques de l'Indochine*. Montreal: Imprimerie d'Extrême-Orient.
- Brocheux, P., & Hémerly, D. (2001). *Indochine, la colonisation ambiguë. 1858-1954*. Paris: L'Harmattan.
- Cams, M. (2014). The China maps of Jean-Baptiste bourguignon d'Anville: origins and supporting networks. *Imago Mundi*, 66(1), 51-69. Retrieved from [www.jstor.org/stable/24270929](http://www.jstor.org/stable/24270929)
- De Caix, R. (n.d.). *Corée*. Revue Indochinoise illustrée.
- Dupaigne, B. (2001). Histoire des collections d'Asie du Musée de l'Homme. *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 88(332-333), 129-152. Retrieved from [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2001\\_num\\_88\\_332\\_3885](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2001_num_88_332_3885)
- Fenet, A., Filliozat, P.-S., & Gran-Aymerich, E. (2007). La Société asiatique, une société savante au cœur de l'orientalisme français. *Les nouvelles de l'archéologie*(110), 51-56. doi:10.4000/nda.199
- François, M. (2008). Les sociétés savantes et l'histoire des voyages et des explorations. *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, 130(4), 110-116. Retrieved from [https://www.persee.fr/doc/acths\\_1764-7355\\_2008\\_act\\_130\\_4\\_1469](https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2008_act_130_4_1469)
- Giret, E. (1899). *La Corée*. Paris: Revue indochinoise illustrée.
- Giret, E. (1906). *La Corée*. Paris: L'Avenir du Tonkin.
- Jarrige, J.-F. (1995). Activités du musée national des Arts Asiatiques-Guimet. *Arts Asiatiques*(50), 105-123.
- K., N. V. (1995). *La société vietnamienne face à la modernité. Le Tonkin de la fin du XIXe siècle à la Seconde guerre mondiale*. Paris: L'Harmattan.
- Kleinen, J. (2014). Le cas des Sauterelles d'Émile Fabre. *Revue d'histoire du théâtre*(264), 467-468.
- Knosp, M. G. (1908). Le théâtre en Indochine. *Anthropos*(1908), 280-293.
- Kober, M. (2014). Pourquoi l'orientalisme d'Edward W. Said n'est-il pas un japonisme? *Sociétés & Représentations*(1), 91-105.
- L'Avenir du Tonkin, [Anonyme]. (1906). *La Corée*. Paris.
- La Dépêche coloniale, [Anonyme]. (1902). *La Corée à l'Exposition de Hanoi*. Paris.
- La Lanterne. [Anonyme]. (1899). *À l'Exposition. La Corée et ses mannequins*. Paris.
- Le Petit Parisien, [Anonyme]. (1902). *Nouvelles coloniales. L'exposition d'Hanoi*. Paris.
- Lê, N. D. (2019 [1975]). *Les missions-étrangères et la pénétration française au Viêt-Nam*. Paris: Walter de Gruyter & Co.
- Li, J.-M., & Yi, S. (2016). *France-Corée: 130 ans de relations: 1886-2016*. Paris: L'Harmattan.

- Masson-Oursel, P. (1953). La connaissance scientifique de l'Asie en France depuis 1900 et les variétés de l'orientalisme. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*(143), 342-358. Retrieved from <https://www.jstor.org/stable/41088000>
- Nguyên, B. T. (2014). *La Cochinchine. Histoire d'une colonie française en Asie extrême*. Paris: L'Harmattan.
- Nguyen, V. T. (1932). G. Cordier: Morceaux choisis d'auteurs annamites, précédés d'un Abrégé de l'histoire de la littérature annamite. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 32(1), 522-523. Retrieved from [www.persee.fr/doc/befeo\\_0336-1519\\_1932\\_num\\_32\\_1\\_4574](http://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1932_num_32_1_4574)
- Paquette, J. (2022). *Museum-Making in Vietnam, Laos, and Cambodia. Museums from Colonial to Post-Colonial Times*. Londres: Routledge.
- Raquez, A. (1903). *Le Palais Central. L'exposition coréenne*. Paris: Revue indochinoise illustrée.
- Revue indochinoise illustrée, [Anonyme]. (1894). *Étude sur la Corée*. Paris.
- Roger-Milès, L. (1899). *Beaux-arts. La mission coréenne de Ch. Varat*. Paris: L'Événement.
- Selao, C. (2011). *Le roman vietnamien francophone. Orientalisme, occidentalisme et hybridité*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Simon, P. J. (2001). L'Indochine française: bref aperçu de son histoire et des représentations coloniales. *Hommes & Migrations*, 1234(1), 14-22.
- Singaravélou, P. (1999). *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1856-1956)*. Paris: L'Harmattan.
- Thiébaud, J.-M. (2005). *La présence française en Corée du XVIIIe siècle à nos jours*. Paris: L'Harmattan.
- Zuber, H. (1873). Une expédition en Corée. *Le tour du monde*, 25, 401-416.